

LA 628-E8, JEAN ERNEST-CHARLES ET LA REVUE BRUXELLOISE LE SAMEDI

Le Français Paul Renaison (1875-1953), dit Jean Ernest-Charles, docteur en droit, publie d'abord quelques ouvrages politiques. Il se tourne ensuite résolument vers la critique littéraire¹. Mais son art ne semble pas avoir convaincu. Willy le surnomme l'« *Incompétomane*² », et Hector Talvart et Ernest Place, dans l'en-tête de la bibliographie qu'ils lui consacrent en 1935, marquent nettement leur déception : « *Divertissante, fournie de notations justes, d'observations judicieuses, de remarques originales, sa critique ressemble en fait plus à un jeu qu'à une conviction, et elle pâtit en définitive de ce qui d'abord a fait son attrait*³. » Ernest-Charles réunit ses textes dans plusieurs livres, dont *La Littérature française d'aujourd'hui* (Paris, Perrin et C^{ie}, 1902)⁴ et les cinq volumes de *Les Samedis littéraires* (Paris, Perrin et C^{ie}, 1903-1907).

C'est dans une petite revue bruxelloise, *Le Samedi*, que paraît sa recension de *La 628-E8*. Très exactement dans l'avant-dernier numéro de cette revue hebdomadaire qui s'éteint en fin d'année 1907⁵, après quatre années d'existence seulement⁶. Cet article, que nous éditons ci-après, ne semble pas avoir été recueilli en volume par son auteur. Il est à ajouter à la liste impressionnante des recensions de *La 628-E8* déjà établie par Pierre Michel⁷.

Qu'en est-il de cet *Orphéon*⁸ ? Le premier numéro du *Samedi* sort de presse le 16 avril 1904. Il porte comme sous-titre : « *Littéraire, artistique, économique et mondain* ». Dès la deuxième année, les quatre adjectifs se réduisent à deux : « *Littéraire et artistique* ». Dès le départ, rien de moins avant-gardiste que cette revue. Son programme annonce clairement qu'elle veut faire œuvre nationale et aider à une « *réconciliation définitive* » : « *Nos écrivains [...], dont les outrances avaient soulevé, au début, des critiques acerbes, souvent exagérées, ont acquis maintenant la pleine maîtrise de leur art.* » Et : « *Le public [...] a désarmé. Il s'éduque peu à peu. L'élite connaît déjà les œuvres des maîtres. La masse sait au moins leurs noms.* » La revue veut donc « *donner à [ses] lecteurs des notions sur le mouvement des idées, [...] leur apporter des documents vécus, [...] leur fournir des aperçus sur tous les aspects de la vie*⁹ ». Un peu comme si, après les querelles d'écoles, il fallait enfin informer l'homme cultivé dans l'harmonie.

Pas de noms de directeurs, rédacteurs ou collaborateurs en en-tête ; seulement les adresses des sièges de la rédaction et de l'administration¹⁰. Cependant, dans ses *Souvenirs de ma vie littéraire*, Georges Rency nous apprend que son fondateur est bien l'abbé Van der Elst¹¹. La première année voit paraître des articles de Georges Virrès, Fierens-Gevaert, Georges Dwelhauvers, Ray Nyst, etc., à côté de noms moins connus. Une chronique intitulée *Anthologie moderne* livre des textes de grands écrivains contemporains belges et français : Charles Van Lerberghe, Iwan Gilkin, Henri de Régnier, Albert Giraud, Fernand Severin, Maurice Maeterlinck, José-Maria de Heredia, Émile Verhaeren, Edmond Picard, etc. Chaque fascicule se termine sur la parution en livraisons d'*Ursule Mirouet* de Balzac, puis de *Guidon d'Anderlecht* de Maurice des Ombiaux.

Malade, l'abbé Van der Elst confie la revue à l'Anversois Edmond De Bruyn (ou de Bruijn)¹². En 1905, on « *relève des noms souvent obscurs qui sont devenus assez célèbres : Adolphe Hardy, Dumont-Wilden, des Ombiaux, Franz Hellens, Henri Pirenne, le "mondial" Paul Otlet, Fierens-Gevaert, Edmond Joly, Thomas Braun, Georges Ramaekers, Camille Mauclair, Émile Verhaeren, Léon Souguenet, Jean De Mot, Jean d'Ardenne, Camille Lemonnier, qui signa une étude sur De Braekeleer, "peintre de la lumière", Louis Delattre, Franz Mahutte, Franz Ansel, Fernand Severin, Blanche Rousseau, Henri Mazel, Georges Marlow, Arnold Goffin, le comte Robert de Montesquiou, avec un curieux article sur Alfred Stevens, et combien d'autres*¹³ ». En 1906, Edmond De Bruyn passe le relais à Georges Rency¹⁴. Il apparaît alors que cette revue devient l'organe officiel de l'Association des Écrivains belges, fondée en 1902. Dans ses souvenirs, Rency, une des chevilles ouvrières de l'Association, avoue d'ailleurs : « *Ma prise de possession coïncidait, ou peu s'en faut, avec ma nomination de secrétaire général de l'Association des Écrivains Belges. [...] [J'] aurais donc à ma disposition un moniteur hebdomadaire de l'activité de notre mouvement*¹⁵. » Dans plusieurs numéros qui entourent celui qui contient le compte rendu d'Ernest-Charles, la dernière page donne la composition de l'Association et la liste de ses publications. Octave Maus en est alors

le président, Georges Rency, nous l'avons vu, le secrétaire général et José Perrée le secrétaire-trésorier. Les membres du comité, les commissaires, les membres effectifs et les membres adhérents réunissent presque tous les écrivains de l'époque : Thomas Braun, Charles Buls, Henry Carton de Wiart, Léopold Courouble, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux, Georges Eekhoud, André Fontainas, Iwan Gilkin, Albert Giraud, Camille Lemonnier, Henri Maubel, Marius Renard, Léopold Rosy, André Ruyters, Fernand Severin, Charles Van Lerberghe, Georges Virrès, pour n'en citer qu'une partie. L'adresse de la rédaction correspond alors à celle du secrétaire général. Durant l'année 1906, la revue joue un rôle certain dans les polémiques littéraires de l'époque. De nombreux articles paraissent sur la fondation future d'une académie des lettres¹⁶. C'est également Rency qui sera le rédacteur de *La Vie intellectuelle*, la revue mensuelle qui remplacera *Le Samedi*¹⁷.

Coïncidence ironique, dans le même numéro de la revue que celui où se trouve la recension d'Ernest-Charles, paraît un article qui est consacré à la cinquième série de ses *Samedis littéraires*. Signé justement par Georges Rency¹⁸, il commence par une déclaration définitive : « *De tous les critiques français passés, présents et futurs, M. Ernest-Charles est et demeure le critique par excellence.* » Mais bien vite, les nuances – les réticences ? – s'amoncellent : « *Sa manière [...], c'est d'égratigner à petits coups son patient, de lui enlever lambeau à lambeau tout ce qui n'est chez lui que couverture et ornement, d'entamer sa chair même s'il le faut* »... Pour Rency, « *Ernest-Charles n'est donc pas ce qu'on appelle un critique bienveillant* », ce n'est pas non plus « *un érudit* » et il « *cultive peu l'anecdote* ». En conclusion, pour le critique belge, Ernest-Charles « *raille, il raille, il ne se lasse pas de railler. Il raille ses amis mêmes [...]. Peut-être ne supportera-t-on pas sans agacement cette raillerie perpétuelle. Un article amuse, le second amuse moins, le troisième, par l'abus du procédé, tourne un peu à la scie.* » Nous voilà donc prévenus ! Mais nous l'étions déjà par l'éclairant article de Sharif Gemie.

Émile VAN BALBERGHE

J. ERNEST-CHARLES

M. Mirbeau, le XVII^e siècle et les Belges - *La 628-E 8, par Octave MIRBEAU (Fasquelle, éditeur)*

M. Mirbeau a une automobile. Et l'automobile de M. Mirbeau ne ressemble pas à l'automobile de tout le monde. C'est une automobile parfaite. Elle est douce, elle est légère, elle est forte. Disons tout en un mot : c'est une Charron. Oui, cher Monsieur Charron, vous faites de bien belles automobiles. Mais, cher Monsieur Charron, la plus belle que vous ayez jamais faite est celle dont M. Mirbeau est devenu l'enthousiaste propriétaire. Cher Monsieur Charron ! Mon cher Monsieur Charron ! M. Mirbeau est si content de vous, de l'automobile et de la vie bourgeoise qu'il mène, que, perpétuellement, il vous frappe sur l'épaule après s'être tapé sur les cuisses, et il s'écrie, gaillard : « *Cher Monsieur Charron, mon cher Monsieur Charron !* » Mais ne vous enorgueillez pas trop, vous n'êtes pas le seul « *cher Monsieur* », de M. Mirbeau. M. Mirbeau dans sa joie de vivre bourgeoisement, d'avoir une automobile et une automobile Charron, dit à beaucoup de gens qu'il ne connaît pas : cher Monsieur, mon cher Monsieur... Il est le commis-voyageur exubérant qui a placé beaucoup d'articles durant la journée et qui, le soir, à la table d'hôte, interpelle bruyamment, joyeusement les autres convives : « *Voyez-vous, cher Monsieur... Quand je vous aurai dit, mon cher Monsieur, que moi...* » Ces familiarités camarades et protectrices de sanguin surexcité ne sont pas très élégantes : c'est par elles que s'exprime le plus naturellement le talent robuste et vulgaire de M. Mirbeau.

Donc, M. Mirbeau a une belle automobile. Il ne se lasse pas de l'avoir. Et nous rions de son rire. Et parce que cette automobile est une automobile Charron, M. Charron, ce cher Monsieur Charron, devient un constructeur de génie. Sans lui, sans M. Charron, sans le génie de ce cher Monsieur Charron, non seulement l'automobile de M. Mirbeau n'existerait pas, mais aucune automobile n'existerait sur la vaste terre, mais l'automobilisme lui-même serait inconnu. C'est du moins ce cher Monsieur Charron qui apportera les progrès les plus notables à l'industrie automobile. M. Mirbeau le sait, et M. Mirbeau le dit. M. Mirbeau ne le dit pas. M. Mirbeau le crie : M. Mirbeau le crie. C'est

sa manière. Cher Monsieur Charron « *ingénieur, pratique, tenace, vous n'avez cessé de chercher et de trouver des améliorations, vous n'avez cessé de créer des dispositifs adoptés universellement aujourd'hui grâce à quoi nos moteurs ont atteint ce degré de presque perfection où nous les voyons en ce moment. Et ce qui m'étonne le plus, et dont je vous loue infiniment, c'est que vous soyez aussi préoccupé de leur donner une forme harmonieuse et de doter la machine comme un objet d'art de sa part de beauté.* » En effet, il y a là véritablement de quoi étonner M. Mirbeau. Peut-on sans son contrôle « *doter quelque chose de sa part de beauté* » comme écrit ce Français retour de Belgique ? La beauté, c'est le domaine de M. Mirbeau. Voyez-vous, la beauté, M. Mirbeau s'y connaît. La beauté, quand il s'agit de beauté, regardez M. Mirbeau. Eh bien ! M. Mirbeau est l'homme à qui « on ne la fait pas. » L'autre jour, précisément, plusieurs voyageurs de commerce prenaient leur apéritif à l'*Hôtel de la Poste et des Princes*. M. Mirbeau se trouvait avec eux dans l'estaminet. « La beauté, nom de Dieu, la beauté... », disait-il.

Vous, mon cher M. Charron, vous avez doté vos automobiles de leur part de beauté. M. Mirbeau le reconnaît, M. Mirbeau le proclame. Vous êtes un homme heureux. Vous êtes un grand homme. M. Schawb [*sic*] le déclarait à M. Mirbeau. C'était à Delft – Delft ! curieuse et délicieuse ville et, si lointaine ! Delft, jacinthes et poésies, faïences et porcelaines ! Delft ! Calme des eaux, souvenirs du passé, Mirbeau, beauté, potiches, Delft ! – C'était à Delft... M. Mirbeau se promenait avec M. Schawb [*sic*]. M. Schawb [*sic*] fumait avec effort un de ces détestables cigares comme n'en fument que les milliardaires... M. Mirbeau songeait à la beauté. À quoi voulez-vous que songe M. Mirbeau quand il se promène à Delft avec un milliardaire ? Et puis, M. Mirbeau songe toujours à la beauté. Tout à coup M. Schawb [*sic*] dit à M. Mirbeau : « *Je suis roi de l'acier, mais si ce petit Charron venait en Amérique, il serait roi lui aussi, il serait roi de l'automobile...* »

Maintenant, ne vous exaltez pas outre mesure. Tout cela prouve simplement que M. Mirbeau est content de son automobile. Et cela n'empêche pas que, un après-midi que M. Mirbeau passait boulevard Anspach¹⁹, les quatre pneus de son automobile ont éclaté à la fois... Les quatre, vous m'entendez bien, les quatre pneus à la fois ! Le macadam du boulevard Anspach est lisse. Le boulevard Anspach est sillonné de tramways, coupé d'omnibus et de voitures qui s'entrecroisent... Une automobile ne peut aller très vite boulevard Anspach. Il faut réellement qu'un pneumatique ait bien envie d'éclater pour qu'il éclate boulevard Anspach. Je tiens pour impossible que les quatre pneumatiques, même en le faisant exprès, éclatent à la fois boulevard Anspach... C'est pourtant ce qui est arrivé pour les quatre pneumatiques de l'automobile de M. Mirbeau. Tout cela prouve simplement que M. Mirbeau a oublié d'associer son marchand de pneumatiques à l'admiration ardente dont bénéficie son marchand d'automobiles... La meilleure automobile du siècle, quatre pneus crevés à la fois : voilà M. Mirbeau. Il passe de l'enthousiasme à l'invective et il ne lui arrive que des aventures extraordinaires.

Aventures extraordinaires, automobile extraordinaire, chauffeur extraordinaire. M. Mirbeau n'est pas de ces automobilistes de bon goût qui croient devoir se taire sur leur chauffeur. Il nous fait ses confidences sur son mécanicien comme il nous les fait sur le roi des Belges ou l'empereur d'Allemagne. Le roi des Belges s'appelle Léopold II, l'empereur d'Allemagne Guillaume II, le mécanicien de M. Mirbeau s'appelle Charles Brossette. M. Mirbeau sait d'ailleurs exactement la distance qui sépare son fabricant de son mécanicien. Il dit : mon cher M. Charron. Il dit : mon bon Brossette. N'empêche que le bon Brossette ne soit extraordinaire comme le cher M. Charron. Le bon Brossette a dit à M. Mirbeau : « *L'Amérique, rien d'épatant, Monsieur, c'est Aubervilliers en grand* » M. Mirbeau a engagé le bon Brossette. Brossette est en quelque manière un voleur. Chaque jour il marque cinquante-cinq litres d'essence. Il les marque même les jours où l'automobile ne sort pas du garage, parce que Brossette a des principes, et parce que ce jour-là le réservoir perd plus que les autres jours. Mais Brossette est un mécanicien extraordinaire. Brossette connaît la route. Une fois, M. Mirbeau voulait aller à Dijon et Brossette le conduisit à Blois où ses intérêts personnels l'appelaient. Vous voyez bien que le bon Brossette est un chauffeur extraordinaire...

Avec un tel chauffeur et une pareille automobile, Brossette, pardon, M. Mirbeau pouvait faire un voyage d'excursions sociales, morales, littéraires et autres, on pouvait être assuré qu'il n'éprouverait que des impressions extraordinaires. Nécessairement, M. Mirbeau rapporte tout à lui.

Il visite un peu la France, un peu la Belgique, un peu la Hollande, un peu l'Allemagne. Et il écrit un livre. Son livre a pour titre : *La 628-E8*. Ce titre n'a aucun rapport avec la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne. C'est le numéro matricule de l'automobile qu'a vendue le cher M. Charron, que conduit le bon Brossette et qui mène M. Mirbeau. Dans ce titre se projette, si l'on peut dire, la personnalité de M. Mirbeau... Et toutes les impressions de M. Mirbeau ne seront guère que ce que les feront ses humeurs et ses partis pris. M. Mirbeau ne saurait critiquer modérément. Brossette non plus. Pour dire toute la vérité, Brossette et M. Mirbeau ont la même âme.

Il est absolument indispensable que M. Mirbeau admire ou raille plus violemment que personne. Nulle mesure. S'il a par hasard une idée juste, il l'exprime toujours avec des exagérations si fortes qu'il la rend fausse.

M. Mirbeau a fait la satire des Belges – M. Mirbeau qui pourtant avait naguère révélé à la France notre ami Francis de Croisset²⁰. Est-ce à cause de notre ami Francis de Croisset, qu'il avait célébré avec un si généreux enthousiasme, que M. Mirbeau, maintenant, se moque des Belges ? Sa satire est inspirée, n'en doutons point, par des motifs au moins aussi graves que celui-là. Mais M. Mirbeau ne déteste pas seulement les Belges, il déteste également le siècle de Louis XIV. Pourquoi donc ? Il n'y a plus le moindre rapport, évidemment, entre le siècle de Louis XIV et notre ami Francis de Croisset. Alors pourquoi ? Ah ! je le sais bien, M. Mirbeau a vu dans le siècle de Louis XIV, dans tout ce qu'il représente à raison et quelquefois à tort, un moulin à vent à sa taille. Il s'est précipité sur le moulin à vent pour le combattre. Il s'est précipité dessus avec une telle impétuosité qu'il ne reste plus rien du moulin à vent. Malheureusement, il ne reste plus grand chose de M. Mirbeau ni même du bon Brossette.

Les Belges se fâchent parce que Brossette et M. Mirbeau ont mal parlé d'eux. Comme ils sont peu raisonnables de se fâcher ! Si j'avais le privilège d'être Belge, je ne discuterais pas les affirmations de M. Mirbeau sur la Belgique. Il me plairait davantage de contester ses affirmations sur le siècle de Louis XIV.

Brossette, en effet, et M. Mirbeau allèguent des faits sur le siècle de Louis XIV. Ils parlent, en style de réunion électorale, de la ruine et de la mort que fut l'œuvre politique et militaire de Louis XIV, œuvre à jamais néfaste, que, plus tard, vint achever Napoléon, dont, par un prodige, la France n'est pas morte, mais qui pèse toujours sur elle, d'un poids si lourd et si étouffant... Mais ils ajoutent : « *Aujourd'hui, de probes et sagaces historiens entreprennent de réviser l'histoire de ce siècle abominable.* »

Qu'est-ce que cela signifie ? Pressons la phrase pour voir ce qui peut en sortir. Un homme sérieux a-t-il jamais pu parler d'« *historiens qui entreprennent de réviser l'histoire d'un siècle* » ? Quand on entreprend un travail, c'est qu'on ne l'a pas commencé ; M. Mirbeau et Brossette ne pourront prétendre le contraire. Or, seule, l'étude approfondie des documents permet à un historien digne de ce nom de savoir s'il révisera ou ne révisera pas l'histoire d'un siècle... Par conséquent, l'historien digne de ce nom n'entreprend pas de réviser ; il entreprend de rechercher s'il ne convient pas de réviser. Les historiens auxquels fait allusion M. Mirbeau, ces historiens qui entreprennent, dit-il, de réviser l'histoire du siècle de Louis XIV, ne sont donc pas, ne peuvent donc pas être des historiens probes et sagaces. Ils ne pourraient être que des pamphlétaires dépourvus d'esprit scientifique et de méthode historique. Mais qu'importe à M. Mirbeau ? Il fonce déjà sur son moulin à vent.

Toutefois un historien français, qui est plus qu'un historien probe et sagace, Ernest Lavis²¹, a étudié l'histoire du XVII^e siècle. Et sa belle œuvre, qui sera probablement une œuvre définitive, car nous avons le sentiment qu'elle nous apporte la vérité historique, révisé dans une certaine mesure l'histoire du siècle dont M. Mirbeau a horreur. M. Mirbeau n'en a rien lu. M. Mirbeau ne sait du siècle de Louis XIV que ce qui lui fut appris par un Homais surexcité²². S'il avait lu l'œuvre d'Ernest Lavis, il aurait compris que le siècle de Louis XIV, à être mieux connu enfin, ne perd presque rien de sa grandeur ! M. Mirbeau s'indigne contre les ministres de Louis XIV de ce qu'ils n'eurent pas les idées et les raffinements qu'il a lui, Mirbeau. Ils sont peut-être autant à plaindre qu'à blâmer. Néanmoins M. Mirbeau sera sage d'apprendre l'histoire avant de l'écrire. On ne lui demande pas de tout savoir des événements qu'il juge et qu'il condamne : ce serait trop exiger de lui. Mais il ne prendrait pas un soin superflu en s'informant de quelques-uns d'entre eux.

M. Mirbeau, ayant réduit à rien le XVII^e siècle, se rue, accompagné de Brossette, sur la Belgique. Là, tout le fait rire. N'attendez pas de M. Mirbeau des observations précises. Il n'a que des impressions hâtives et brutales. Ses jugements sur la Belgique contemporaine ont à peu près autant d'autorité que ses jugements sur le XVII^e siècle. En tous cas, ils ne sont pas mieux documentés. M. Mirbeau raille les Belges. On peut trouver des prétextes à railler le Belges. On en trouverait même à railler M. Mirbeau. Mais visiblement M. Mirbeau ne se préoccupe pas de comprendre quoi que ce soit de la vie des Belges. Il n'en voit que certaines manifestations extérieures. Il a fortement remarqué que les Belges disent : « sais-tu ? » Il ne lui a pas échappé non plus que les Belges ont un accent qui n'est pas tout à fait celui de Toulouse. L'accent belge lui paraît extraordinairement comique. M. Mirbeau ne s'est pas demandé ce que les Belges peuvent penser de l'accent toulousain... M. Mirbeau, profond psychologue, a observé également que les huîtres de Zélande sont grasses, que les Belges mangent beaucoup et boivent bien.

Après avoir exprimé tumultueusement ces idées si neuves, M. Mirbeau a voulu frapper un grand coup. Il a cherché un adversaire qui lui fît honneur ou un ami dont il pût se parer. Il a trouvé le roi des Belges. Et il a dit : À nous deux.

J'assistais la semaine passée à la représentation d'une revue à Bruxelles²³. Les auteurs railaient légèrement le roi qui est si souvent absent de la capitale. Ils montraient un certain nombre de gens allant offrir au roi la présidence de la « Société des Belges résidant à l'étranger ». Ils n'insistaient pas autrement. La satire était piquante. Elle était spirituelle. Elle était même fine... M. Mirbeau n'ignore pas plus que le reste de l'univers que le roi Léopold est fréquemment hors de son royaume. Qu'il est content de le savoir ! Quelles bonnes plaisanteries, et originales, il va faire ! Et, pour mieux railler la Belgique, il répète cent fois en cent pages que le roi n'est jamais en Belgique, et de quel ton il le dit, et avec quels gestes ! Et il rit à gorge déployée, et dans sa joie d'avoir fait une découverte qui rend ces bons Belges ridicules, n'est-ce pas ! il envoie de grands coups dans les épaules de Brossette. Et toutes ses facéties sont aussi exubérantes et triviales. Mais, il y prend tant de plaisir !...

Toutefois, M. Mirbeau est l'homme qui juge les rois. Il va trouver la parole qui se grave à jamais dans les mémoires. Le roi Léopold, vous ne savez pas ce qu'est le roi Léopold ? Le roi Léopold ! Eh bien ! C'est Isidore Lechat²⁴... Je parie que vous ne vous y attendiez pas ! Le roi Léopold est Isidore Lechat tout de même.

M. Mirbeau nous le dit avec son habileté bien connue et cet art des nuances qui donne tant de charme à son talent. Ce n'est pas lui qui nous le dit, non ce n'est pas lui. C'est un « *Belge notoire* » qui le dit à M. Mirbeau. M. Mirbeau le répète simplement... Il a tort de le répéter, parce que la comparaison est fautive. Isidore Lechat est un financier bavard et puénil et il est un père de famille sensible. M. Mirbeau est seul à prétendre que le roi Léopold se distingue par sa puénilité et son bavardage de financier, et par sa sensibilité de père de famille... Toutes les opinions avantageuses de M. Mirbeau sont exactes comme celle-ci. La caractéristique de M. Mirbeau est de ne jamais exprimer une idée juste en le faisant exprès. Il ne peut exprimer que des idées extrêmes en termes excessifs. Convenons qu'il y réussit presque toujours. Pour l'apprécier, et à plus forte raison pour l'admirer, il faut donc commencer par ne pas le prendre au sérieux.

Alors, ses exagérations sublimes ou bouffonnes peuvent plaire. Elles choquent le goût délicat. Tant pis ! La vulgarité mouvementée de M. Mirbeau, sa fausse passion braillarde et gesticulante, sa violente verve, son ironie qui déplace des montagnes pour abattre des roseaux, l'importance naïve avec laquelle il s'exhibe sans cesse, la force fougueuse de ses préjugés sommaires : tout cela attire et retient l'attention la plus rebelle. Et puis, ce sacré Brossette est si drôle !

¹ L. Martal, notice Ernest-Charles, dans *Dictionnaire de biographie française*. Fasc. 72. Paris, Letouzey et Ané, 1970, col. 1394.

² Cf. François Caradec, *Willy, le « père des Claudine »*, Paris, Fayard, 2004, p. 235.

³ H. Talvart et J. Place, *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1934)*. T. 5. Paris, Éditions de la Chronique des lettres françaises, 1935, p. 219.

⁴ Ouvrage analysé par Sharif Gemie, « Ernest-Charles et Octave Mirbeau », dans *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 228-231.

⁵ J. Ernest-Charles, « M. Mirbeau, le XVII^e siècle et les Belges. *La 628-E 8, par Octave Mirbeau* (Fasquelle éditeur) », dans *Le Samedi* (Bruxelles), 4^e année, n° 43, 21 décembre 1907, pp. 11a-14b. Exemplaire consulté : Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, II 97290 C.

⁶ Dernier numéro : 4^e année, n° 44, 28 décembre 1907. Il s'ouvre par des *Adieux à la vie* qui annoncent la disparition de la revue et son remplacement par une nouvelle revue intitulée *La Vie intellectuelle*.

⁷ Octave Mirbeau, *Œuvre romanesque*. Édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel. T. 3. Paris, Buchet-Chastel ; Angers, Société Octave Mirbeau, 2001, pp. 280-283.

⁸ Ce sont Armand Carabin et Georges Hendrix qui nous rappellent que Maurice Barrès qualifiait ainsi les petites revues littéraires (*Les Orphéons de Belgique*, dans *Iris* (Verviers), 5^e année, n° 43, 15 novembre 1935, p. 1a).

⁹ *Notre programme*, dans *Le Samedi*, 1^{re} année, n° 1, 16 avril 1904, p. 1a-b.

¹⁰ Paul Aron et Pierre-Yves Soucy nous apprennent que les rédacteurs de la revue sont Oscar Lamberty et l'abbé Van der Elst. Cf. P. Aron et P.-Y. Soucy, *Les Revues littéraires belges de langue française de 1830 à nos jours*. Édition revue, corrigée et augmentée. Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1998, p. 177, n° 922. En réalité, si l'abbé Van der Elst en est bien le fondateur, c'est l'administration de la revue qui est confiée en 1905 à la Librairie Oscar Lamberty, puis à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire G. Van Oest et C^o. Ce dernier nom disparaît de la revue au cours de l'année 1906.

¹¹ Georges Rency, *Souvenirs de ma vie littéraire*. Bruxelles, Librairie Vanderlinden, 1940, chapitre 21. On sait peu de choses sur l'abbé Eugène Van der Elst. Lionel Bertelson donne ses dates de naissance et de décès (1870-1910) et en fait le rédacteur du *Journal de Bruxelles* et de *La Revue catholique des idées et des faits* (L. Bertelson, *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*. Bruxelles, Section bruxelloise de l'Association générale de la Presse belge, 1960, p. 116). Si c'est possible pour le *Journal de Bruxelles*, organe catholique qui paraît de 1841 à 1909, encore que son nom n'apparaisse pas dans le *Répertoire de la presse bruxelloise (1789-1914)* (Louvain-Paris, Nauwelaerts, Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaines, Cahiers, 42), 1965, pp. 417-418, n° 1014), le premier numéro de *La Revue catholique des idées et des faits* sort de presse seulement en 1921 ! Son fondateur en est l'abbé René-Gabriel Van den Hout (cf. Jean-Claude Polet, *Bloy à la « Revue catholique des idées et des faits » (1921-1940)*, dans *Léon Bloy 4 : Un siècle de réception*. Hommages à Yves Reulier. Textes réunis et présentés par Pierre Glaudes. Paris-Caen, Lettres modernes Minard, coll. « La Revue des Lettres modernes », 1999, pp. 161-206).

¹² Sur Edmond De Bruyn (1875-1956), qui écrit lui-même son nom « de Bruijn », ami de Max Elskamp et fondateur de la revue *Le Spectateur catholique*, voir É. Van Balberghe, « “Ô les nobles et les braves cœurs belges !” Léon Bloy, Max Elskamp, Edmond de Bruijn et *Le Spectateur catholique* (1897-1900) », dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 49, n° 159 [= *Autour de Max Elskamp*], pp. 80-166.

¹³ G. Rency, *op. cit.*, p. 140.

¹⁴ André Stassart (1875-1951), dit Georges Rency, poète, romancier, dramaturge et critique littéraire, « *faisant fi des écoles et des théories, il s'oppose résolument aux doctrines du Symbolisme qui dominent alors à l'horizon. Il rejette de même les exigences de l'art social fermement défendues par [Edmond] Picard et L'Art moderne* » (Robert Van Nuffel, notice Georges Rency, dans *Alphabet illustré de l'Académie*. Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1995, p. 224). Il deviendra président de l'Association des Écrivains belges et membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

¹⁵ G. Rency, *op. cit.*, p. 142.

¹⁶ L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises ne sera fondée qu'en 1920. Cf. Raymond Trousson, *Petite histoire de l'Académie*. [Bruxelles], Académie royale de Langue et de Littérature françaises, coll. « Histoire littéraire », 1999.

¹⁷ Avec Jean de Bère. Cf. P. Aron et P.-Y. Soucy, *op. cit.*, p. 191, n° 1044.

¹⁸ Georges Rency, « M. Ernest-Charles, critique », dans *Le Samedi*, numéro cité, pp. 7b-9b.

¹⁹ Une des artères principales de Bruxelles. Jules Anspach (1829-1879) fut bourgmestre libéral de la ville de Bruxelles de 1863 à sa mort. C'est sous son administration que la Senne fut voûtée et que les boulevards centraux et l'avenue Louise furent tracés.

²⁰ Francis de Croisset (1877-1937), de son vrai nom Franz Wiener, est d'origine belge. Mirbeau avait préfacé en 1898 son premier livre, un recueil de poèmes (*Les Nuits de quinze ans*. Paris, Ollendorff). Sur l'histoire et l'importance de cette préface, voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*. Paris, Librairie Séguier, 1990, pp. 581-582.

²¹ Ernest Lavisse (1842-1922), célèbre historien français, membre de l'Académie (1892), auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la Prusse et sur l'histoire de France.

²² Monsieur Homais, un des types de *Madame Bovary* de Flaubert. C'est un pharmacien ayant son avis sur tout et proférant à jet continu des niaiseries entremêlées de termes techniques.

²³ Impossible de déterminer de quelle revue il s'agit. On peut lire une première liste des revues bruxelloises dans Francis Lauters, *Les Revues bruxelloises de fin d'année*. Bruxelles, Imprimerie du Marais, 1936 (extrait de la *Gazette*).

²⁴ Le personnage principal – pardon de le rappeler ! –, homme d'affaires sans scrupule, de *Les affaires sont les affaires* (1903).